

Cours d'Apologétique 02 : Preuves de l'existence de Dieu

I – Première preuve : par le mouvement

Il est certain expérimentalement qu'il y a du mouvement dans le monde ; et non seulement du mouvement local, mais aussi des mutations substantielles, des mouvements qualitatifs selon l'intensité croissante ou décroissante d'une qualité, et même des mouvements spirituels, ceux de notre intelligence et de notre volonté.

Or tout ce qui est mû est mû par un autre. Ce principe est nécessaire et absolument universel. Le mouvement en effet est le passage de la puissance à l'acte, ou de l'indétermination à la détermination, ainsi un corps qui était froid devient chaud, un corps inerte est mû localement. Or rien ne peut être réduit de la puissance à l'acte, que par un être déjà en acte ; et il est impossible qu'un même être soit, sous le même rapport et en même temps, en puissance et en acte. Dans le vivant sans doute, une partie est mue par une autre ; mais comme cette autre est mue elle-même d'un mouvement d'un autre ordre, ce ne peut être que sous l'influx d'un moteur supérieur. Donc tout ce qui est mû, corps, âme ou esprit, est mû par un autre.

De plus, la série des moteurs essentiellement et actuellement subordonnés ne peut être infinie. Il s'agit donc de moteurs qui influent actuellement et sont essentiellement subordonnés ; ainsi la lune attire les corps qui l'entourent, est elle-même attirée par la terre, la terre par le soleil, le soleil par un autre centre. Dans cette série ascendante, on ne peut procéder à l'infini. Si en effet tous les moteurs essentiellement subordonnés reçoivent l'influx qu'ils transmettent, de telle sorte qu'il n'y ait pas de premier moteur, qui donne le mouvement sans être prémû, il n'y aura jamais de mouvement. Ainsi l'horloge ne se mouvra jamais sans un ressort ; multiplier à l'infini le nombre de ses rouages ne lui donnerait pas un principe de mouvement.

Il faut donc conclure à l'existence d'un premier moteur, qui lui-même n'est pas mû par un moteur supérieur, et qu'on appelle Dieu. Ce moteur suprême est immobile, non point de l'immobilité inférieure ou inertie de la puissance passive, qui implique imperfection plus encore que le mouvement, mais de l'immobilité supérieure de l'acte, qui n'a pas besoin d'être prémû ou actionné pour agir.

En d'autres termes, il faut admettre l'existence d'un premier moteur, qui agit par soi, qui n'a jamais été réduit de la puissance à l'acte, mais qui est son activité même, son action même, et par conséquent son être même, car l'agir suppose l'être, et le mode d'agir le mode d'être.

Le premier moteur universalissime des corps et des esprits doit donc être Acte pur, sans aucun mélange de potentialité ultérieurement déterminable, par suite sans aucune imperfection, dans l'ordre de l'agir et dans l'ordre de l'être. C'est dire qu'il doit être l'Être même subsistant. Et par là il est évident que ce premier moteur immobile est transcendant, infiniment supérieur par sa nature même au monde des corps et des esprits, qu'il meut incessamment.

II – Deuxième preuve : par les causes efficientes

Il ne s'agit plus ici des mouvements ou changements qui se produisent dans le monde, mais des causes efficientes dont dépendent des êtres permanents, comme les plantes, les animaux, les hommes. En d'autres termes, cette preuve ne part pas précisément du mouvement ou du devenir, mais de l'être qui est le terme du devenir et elle nous conduit à admettre l'existence d'une première cause efficiente, nécessaire non seulement à la production de toutes choses, mais à leur conservation dans l'existence. La marche est à peu près la même que pour la preuve précédente.

Il y a dans le monde des causes efficientes essentiellement subordonnées, par exemple toutes les influences cosmiques nécessaires non seulement à la production, mais à la conservation d'une plante, d'un animal ; comme l'activité chimique de l'air, la pression atmosphérique la chaleur solaire, etc... Le soleil est nécessaire à la production et à la conservation de la vie végétale et animale sur notre globe.

Or ces causes efficientes ainsi subordonnées supposent une cause première non causée. Car, d'une part, il est impossible qu'un être soit cause de lui-même : il existerait avant d'exister ; et, d'autre part, il est impossible d'aller à l'infini dans la série des causes essentiellement subordonnées, comme nous l'avons vu dans la première preuve.

Il existe donc, au-dessus des causes efficientes causées une cause première non causée, qui doit avoir l'être par soi, sans l'avoir reçu. Elle doit donc être l'Être même, on le verra mieux au terme de la preuve suivante, et elle mérite le nom de Dieu.

III – Troisième preuve : par la contingence des êtres du monde

Il y a dans le monde des êtres qui manifestement sont contingents, c'est-à-dire qui peuvent exister ou ne pas exister. Les plantes et les animaux en effet naissent et meurent. Et, selon la science, il fut un temps où il n'y avait au monde ni plantes, ni animaux, ni hommes, et où les astres n'existaient pas tels qu'ils sont aujourd'hui mais à l'état de nébuleuse.

Or les êtres contingents présupposent un être nécessaire, existant par soi. Ce qui en effet est contingent, n'a pas en soi la raison suffisante, ni la cause de sa propre existence. Il faut donc qu'il y ait quelque chose de nécessaire. De plus, si la nécessité de cette chose ou de ce principe est seulement relative (par exemple, restreinte au point de vue physique, pour l'explication des phénomènes inférieurs, physico-chimiques), il faudra remonter à un Être absolument nécessaire, car, nous l'avons vu, on ne peut aller à l'infini dans la série des causes essentiellement subordonnées.

Il faut donc admettre l'existence d'un Être absolument nécessaire, cause de tous les autres.

Cet Être nécessaire n'est pas la collection des êtres contingents, même si celle-ci était infinie dans l'espace et dans le temps, car la multiplication des êtres contingents ne les élève pas au-dessus de la contingence, et ne constitue pas plus un être nécessaire, qu'une multitude innombrable d'idiots n'équivaut à un homme intelligent.

L'Être nécessaire n'est pas non plus la loi des êtres contingents, puisque l'existence de cette loi dépend de l'existence même des êtres contingents.

L'Être nécessaire n'est pas enfin une substance commune de tous les phénomènes ; car cette substance serait sujet du mouvement (cf. Ière preuve), elle recevrait des détermination ou perfections nouvelles, qu'elle ne pourrait produire par elle-même, puisque le plus ne peut sortir du moins. L'Être nécessaire peut certes donner, mais non pas recevoir ; il peut déterminer, mais non pas être déterminé : il a de soi et de toute éternité tout ce qu'il peut avoir.

Bien plus, par cela seul que l'Être nécessaire a l'existence par soi, son essence n'est pas seulement une capacité d'exister, qui reçoit et limite l'existence, mais elle est l'Existence même irréçue ou subsistante, *Ipsum Esse subsistens*.

IV – Quatrième preuve : par les degrés de perfection des êtres

Les êtres de ce monde constituent une hiérarchie, les uns sont plus parfaits que les autres, depuis la pierre jusqu'à l'homme, en passant par les divers degrés de la vie végétative et sensitive. Tous les êtres ont leur perfection ou bonté mais le mot bon ne désigne qu'une similitude analogique dans les expressions suivantes : une bonne pierre, un bon fruit, un bon cheval, un bon maître, un homme foncièrement bon. De même l'unité se trouve à des degrés divers, celle de l'âme l'emporte sur celle du corps. Ainsi encore la vérité des principes domine celle des conclusions, et la vérité des propositions nécessaires celle des propositions contingentes.

Or, plus et moins partait se disent de différentes choses, selon qu'elles approchent diversement de ce qui est le plus parfait, et cause des autres. L'être qui n'a qu'une bonté imparfaite, ne la possède pas par soi ; car si la bonté était en lui non causée, par elle-même elle exigerait telle limite, et par elle-même, elle ne l'exigerait pas, puisque ailleurs elle n'est pas limitée de la même manière. En d'autres termes tout être imparfait est causé, parce qu'il est composé, mêlé, il contient une perfection mêlée d'imperfection ; « or, dit S. Thomas, des éléments de soi divers ne forment quelque chose d'un, que par une cause qui les unit. » L'existence, par exemple, la bonté ou perfection, la beauté sont limitées de fait de façons très diverses dans la plante, l'animal et l'homme ; de soi elles n'impliquent pas telle ou telle limite, elles n'en impliquent même aucune dans leur notion formelle.

Donc dans tous ces êtres imparfaits, l'existence, la bonté, la beauté sont l'effet d'une Cause suprême qui doit être absolument parfaite, pure de toute imperfection, et absolument simple. - Bien plus, cette Cause doit être l'Être même subsistant sans limite, infiniment parfait, la Bonté, la Vérité, la Beauté même. D'où il suit que cet Être suprême est absolument transcendant réellement et essentiellement distinct du monde toujours composé et imparfait.

V – Cinquième preuve : par l'ordre du monde

Nous voyons que des êtres privés de raison agissent pour une fin. Il y a en effet un ordre admirable dans le cours régulier des astres ; la force centripète et la force centrifuge sont réglées de telle façon, que les astres se meuvent dans leur orbite avec une très grande vitesse et une parfaite harmonie. Il n'y a pas moins d'unité et de variété dans l'organisme des plantes, des animaux, de l'homme. La finalité ou le rapport à une fin est manifeste soit dans l'évolution d'un tout, qui contient virtuellement, tel organisme déterminé et non pas tel autre ; soit dans les organes eux-mêmes aptes à telle fonction très précise, comme l'œil à la vision, l'oreille à l'audition ; soit enfin dans l'activité instinctive de l'animal, par exemple de l'abeille qui construit sa ruche.

Ce qui manifeste surtout cette finalité, comme le note S. Thomas, c'est que les agents naturels privés de raison « agissent toujours ou le plus souvent de la même manière et de façon à produire ou obtenir ce qui leur convient le mieux » ; par exemple de façon à se développer, à se nourrir, à se reproduire, etc.

Il ne suffit pas de recourir au hasard, car le hasard est une cause accidentelle, et par suite il n'est pas cause de ce qui arrive toujours et naturellement. Autrement l'accidentel ne serait plus l'accidentel ; loin de survenir (*accidere*) après l'essentiel, il en serait le fondement ; et c'est l'essentiel qui se rattacherait à l'accidentel, ce qui est inintelligible et absurde : l'ordre admirable proviendrait de l'absence d'ordre, le plus sortirait du moins.

Il ne suffit pas non plus de recourir à la seule cause efficiente, en rejetant la cause finale ; car on ne pourrait plus assigner la raison pour laquelle l'agent (v. g. tel organe) a telle détermination, ni celle pour laquelle l'agent agit au lieu de ne pas agir ; l'action serait sans raison d'être. La puissance active ou l'inclination de l'agent n'est pas sans motif appelé tendance : elle tend essentiellement vers quelque chose, comme l'imparfait vers le parfait, la puissance est essentiellement relative à l'acte, ou essentiellement intentionnelle, par ex. : la vue est essentiellement relative à la vision.

On ne peut donc pas douter de l'existence de la finalité dans le monde, dont l'ordre admirable n'est autre chose que la disposition convenable des moyens en vue d'une fin : non seulement l'oiseau vole parce qu'il a des ailes (cause efficiente), mais il a des ailes pour voler (cause finale) ; sans quoi la conformation de ses ailes serait sans raison d'être.

Or les êtres privés de raison ne tendent vers une fin, que s'ils sont dirigés par une intelligence, comme la flèche par l'archer. En effet une chose ne peut être ordonnée à une autre que par une cause ordonnatrice, qui nécessairement doit être intelligente, « sapientis est ordinare. » Pourquoi ? Parce que seule l'intelligence connaît les raisons d'être des choses, or la fin est la raison d'être des moyens. « Les êtres privés de raison, dit S. Thomas, tendent vers une fin, par inclination naturelle, ils sont comme mûs par un autre, et non par eux-mêmes, puisqu'ils ne connaissent pas la raison de fin. » Les animaux connaissent sensiblement la chose qui est leur fin, mais ils ne perçoivent pas en cette chose la raison formelle de fin. Si donc, il n'y avait pas d'Intelligence ordonnatrice, gouvernant le monde, l'ordre et l'intelligibilité qui sont dans les choses et que les sciences découvrent, proviendraient de l'inintelligibilité, bien plus, nos intelligences proviendraient d'une cause aveugle et inintelligente ; encore une fois, le plus sortirait du moins, ce qui est absurde.

Il y a donc un Être suprême intelligent, par qui toutes les choses naturelles sont ordonnées à une fin.